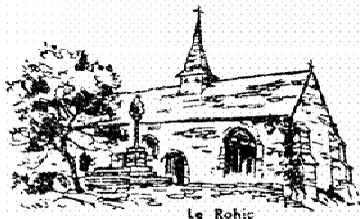


Le Messenger de Saint Patern

Février 2019 – N°93

Bulletin d'information
de la paroisse
Saint Patern



2 place Sainte Catherine
Vannes
02 97 47 16 84
<http://stpatern-vannes.fr>

LES OFFICES DE LA SEMAINE - 2019

- Samedi** ⇒ de 17h00 à 17h45 *Confessions* à l'église
 ⇒ 18h00 Messe anticipée du dimanche à St Patern
-
- Dimanche** ⇒ Messe à St Patern :
 ⇒ 9h30 (St Pie V ou forme extraordinaire)
 ⇒ 11h00 (forme ordinaire).
 ⇒ 10h00 Messe dans les chapelles :
 1^{er} dimanche du mois à Notre Dame du Rohic
 2^e, 3^e, 4^e, 5^e dimanche du mois à Saint Laurent
-
- Mardi** ⇒ 9h30 Messe à la Chapelle Ste Catherine
 ⇒ 10h00 à 12h00 ADORATION à la chapelle Ste Catherine
-
- Mercredi** ⇒ 9h30 Messe à la Chapelle Ste Catherine
 ⇒ 17h00 *Rosaire* à l'église avec les « Christi fideles » / confessions
 ⇒ 18h30 Messe (St Pie V) à l'église
-
- Jeudi** ⇒ 9h00 *Laudes* chantées à la chapelle Ste Catherine
 ⇒ 9h30 Messe à la Chapelle Ste Catherine
 ⇒ 18h00 *Confessions* à l'église et 18h30 Messe (St Pie V) à l'église
-
- Vendredi** ⇒ 9h30 Messe à la Chapelle Ste Catherine
 ⇒ 10h00 *Chapelet* à la chapelle Ste Catherine
 ⇒ 18h00 *Confessions* à l'église et 18h30 Messe (St Pie V) à l'église
 ⇒ 19h15 à 20h ADORATION et confessions à l'église

PERMANENCE AU PRESBYTERE

de 10h à 12h du lundi au samedi et de 16h à 18h du mardi au vendredi

ABONNEMENT

Nom : Prénom : _____

Adresse : _____

Téléphone : _____ E-mail : _____

Je consulte le bulletin paroissial sur le site de la paroisse

Je désire recevoir le bulletin paroissial par la poste, je verse 15€.

Je soutiens le bulletin et la mission de la paroisse en faisant un don de 10€, 20€, ou _____ €

Pour tout renseignement, s'adresser au presbytère Saint Patern,

2 Place Sainte Catherine - 56000 VANNES. Tél. 02.97.47.16.84. paroisse.st.patern@orange.fr

Éditorial: Le seul nécessaire : mon salut éternel !

Le trimestre dernier, j'ai montré aux jeunes collégiens de « la part d'histoire »- où nous étudions l'histoire de l'église- le film : « Un homme pour l'éternité ». C'est l'histoire de saint Thomas More.

Saint Thomas More est devenu chancelier du royaume d'Angleterre, Lorsque le roi Henri VIII, veut divorcer de Catherine d'Aragon pour épouser Anne de Bolyen. Le Pape ne pouvant accéder à sa demande, le roi Henri VIII décide de rompre avec Rome et de devenir le chef de l'Eglise Anglicane. Il demande à tous les grands de son Royaume d'accepter sa décision.

Si bien des grands le font, Thomas ne peut pas signer ce document, ce qui contrarie grandement le roi. Thomas est arrêté et sommé de signer ce document, ce à quoi il refuse, alors on cherche à le condamner pour trahison. Et comme tant de martyrs, il est condamné à mort, même s'ils ne peuvent prouver leur décision.

Une fois la sentence rendue, Thomas explique alors, qu'il n'a pas signé cette séparation de Rome, par ce que c'est par le pape que nous sommes rattachés au Christ, notre seul salut éternel. Pour cette fidélité indéfectible au Christ, il sera décapité le 6 juillet 1535.

Béatifié par l'Église catholique en 1886, Thomas More est canonisé – saint Thomas More – en 1935.

Cette histoire nous rappelle puissamment qu'il y a un enjeu capital dans notre vie : c'est le **Salut éternel de notre âme** ! Et cela est obtenu par notre fidélité à Celui qui nous a sauvé, le Christ, qui a pris nos péchés sur ses épaules et les a offerts en sacrifice sur le bois de la croix, pour nous obtenir le Pardon du Père. « *Personne ne peut aller vers le Père sans passé par moi* », nous a dit le Seigneur. Il est donc capital de rester uni à Jésus par l'état de grâce et une vie conforme à l'évangile pour être admis à la béatitude éternelle.

Ainsi, dans les temps que nous avons à vivre, faisons attention à être bien fidèle au Christ dans les petites choses (prière, sacrements, charité, obéissance, humilité, etc.), pour pouvoir être fidèle dans les grandes choses si le Seigneur nous les demande.

La fidélité s'apprend tous les jours, c'est la vertu nécessaire qui nous obtiendra le salut éternel. Prions les uns pour les autres !

Abbé Raphaël d'Anselme, curé de saint Patern

Annonces

Dates à venir : **Mercredi 6 mars : Mercredi des Cendres**

Messes : 10h30 et à 18h30 (st Pie V)

Jubilé de saint Vincent Ferrier

Dates à retenir :

Judi 4, vendredi 5, samedi 6 et dimanche 7 avril

600ème anniversaire de la mort de saint Vincent avec :

- l'édition d'un timbre anniversaire (Philatélie vannetaise) ;

- le 4 avril de 20h00 à 23h00, "Le passeur d'éternité", spectacle médiéval joué dans les rues de Vannes par les jeunes de l'Institution Saint-Thomas d'Aquin de Pontcalec, suivi par l'extrait de l'oratorio " Vincent en chemin" (par l'Académie de Musique et d'Arts Sacrés de Sainte-Anne d'Auray) joué dans la cathédrale de Vannes

- le 5 avril à partir de 9h30, colloque universitaire organisé par l'Université catholique de l'Ouest/Bretagne sud ("Saint Vincent Ferrier : histoire et postérité d'un prédicateur européen") ;
- le 5 avril à 21h30, vidéo mapping (production vidéo monumentale) et feu d'artifice sur les remparts de Vannes ;
- le 6 de 20h00 à 23h00, procession dans les rues de Vannes, puis veillée dans la cathédrale illuminée une dernière fois à la bougie avec prédication de Monseigneur David Macaire archevêque de Saint-Pierre et Fort-de-France en Martinique ;
- le 7 à 11h00, messe à la cathédrale en l'honneur de saint Vincent, présidée par l'archevêque de Valence (Espagne).

Vendredi 7, samedi 8 et dimanche 9 juin
Clôture du Jubilé saint Vincent Ferrier avec :

- vendredi après-midi dans la cathédrale, oratorio "Vincent en chemin" joué pour les scolaires ;
- samedi soir dans la cathédrale, oratorio pour tout public (2 séances successives) ;
- dimanche sur le port de Vannes, grand'messe à 15h30 et bénédiction d'une statue géante de saint Vincent pour la Vallée des Saints (Carnoët), puis Fest Deiz jusqu'à 20h00.

Intention de prière du pape François de février 2019 :

la traite des personnes. Prions pour l'accueil généreux des victimes de la traite des personnes, de la prostitution forcée et de la violence.

NOS JOIES, NOS PEINES

Obsèques:

4 janvier : Mr Claude Durand	15 janvier : Mr Albert Marçais
8 janvier : Mme Henriette Guezennec	17 janvier : Mme Jeannine Peaud
8 janvier : Mr Roger Davalo	17 janvier : Mr A le Bellego
9 janvier : Mr Pierre yves Jubin	29 janvier : Mr Jean Pierre Allain
10 janvier : Mme Andrée Serresseque	30 janvier : Mme Marie Lavanant

LA CONVERSION FULGURANTE D'ALPHONSE RATISBONNE

Rome, jeudi 20 janvier 1842.

Un jeune avocat juif, athée, libre penseur et dilettante, entre dans l'église Sant'Andrea delle Fratte (Saint-André des Buissons) à Rome pour en sortir quelques minutes plus tard, chrétien, prêt à mourir pour défendre la foi en Jésus-Christ. « Si quelqu'un m'avait dit dans la matinée de ce jour : « *Tu t'es levé juif, tu te coucheras chrétien* », je l'aurai regardé comme le plus fou des hommes », écrira Alphonse Ratisbonne (1814-1884). Et pourtant...

Une enfance aisée. Comme saint Paul, Alphonse Ratisbonne est fils d'Abraham. Et comme lui, il va vivre une conversion fulgurante ! À sa naissance, le 1er mai 1814 à Strasbourg (Bas-Rhin), il reçoit, avec celui d'Alphonse, le nom de Tobie. Sa famille, d'origine juive, est nombreuse, aisée, connue. Son père est banquier, adjoint au maire de Strasbourg et président du consistoire israélite du Bas-Rhin. Alphonse reçoit une

instruction religieuse mais abandonne la foi à l'adolescence. « *J'étais juif de nom, mais je ne croyais même pas en Dieu* », écrit-il plus tard. Inscrit au collège royal de Strasbourg, il y reçoit une solide formation littéraire et scientifique.

Une haine des chrétiens. En 1825 - il a alors 11 ans - un événement important bouscule toute la famille. Théodore, son frère aîné, se convertit au catholicisme. Pire encore, il entre au séminaire et est ordonné prêtre en 1830. Alphonse, tout comme ses proches, s'indigne. « *Tout jeune que j'étais, cette conduite de mon frère me révolta, et je pris en haine son habit et son caractère [...] La conversion de mon frère, que je regardais comme une inexplicable folie, me fit croire au fanatisme des catholiques, et j'en eus horreur* », raconte-t-il. C'est le début pour lui d'un fort sentiment anti-chrétien. Alphonse refuse de revoir son frère et coupe toute relation avec lui. En 1840, Théodore quitte Strasbourg : il est nommé vicaire à la paroisse Notre-Dame des Victoires, à Paris. Il y rejoint le curé, l'Abbé Desgenettes, fondateur de l'Archiconfrérie du Très Saint et Immaculé Cœur de Marie pour la conversion des pécheurs. L'association de prière, dont il devient le sous-directeur, en est à ses débuts, mais porte déjà des fruits de conversions miraculeuses en abondance. Si Alphonse a 'enterré' son frère, Théodore, lui, prie et fait prier Notre Dame des Victoires pour sa conversion. Alphonse aussi est à Paris pour ses études. Il y fait son droit puis revêt la robe d'avocat. Devenu orphelin de mère, puis de père, il hérite d'une fortune importante qu'il dépense abondamment en plaisirs et frivolités. En 1841, le jeune avocat se fiance à Flore, une de ses nièces. L'âge tendre de la jeune femme, qui a alors 16 ans, retarde le mariage.

L'ange envoyé de Dieu

En attendant l'heure de l'union, Alphonse part en voyage. C'est ainsi qu'il quitte Paris en novembre pour un périple de plusieurs mois. L'époque romantique a mis au goût du jour les voyages vers l'Orient : l'Italie, la Sicile, Malte, Constantinople et le Levant l'attendent ! Ratisbonne arrive à Rome le 6 janvier 1842. Parmi les édifices et quartiers romains visités, le Ghetto, quartier des Juifs, lui fait une très vive impression. Devant tant de misère, pitié et indignation le submergent. « *Je dois dire, sans crainte d'exagérer, que jamais de ma vie je n'avais été plus aigri contre le christianisme que depuis la vue du Ghetto. Je ne tarissais point en moqueries et en blasphèmes.* » Au cours d'une de ses visites de la ville éternelle, il rencontre un ami de collège, Gustave de Bussières, dont le frère, le baron Théodore de Bussières, fervent catholique, s'est fait connaître par ses voyages en Sicile et en Orient, dont il a publié les récits. Alphonse lui raconte ses projets de voyage. Gustave l'invite alors à rencontrer son frère pour lui demander conseil. Alphonse accepte par politesse.

Le 15 janvier, avant de partir pour Naples, il se rend donc, bon gré, mal gré chez Théodore de Bussières pour la visite promise. Alphonse ne le sait pas encore : comme Raphaël pour Tobie, il est l'ange que Dieu lui donne. La conversation est légère, mais prend vite des tournures passionnées quand Alphonse partage ses impressions de Rome. Puis, le dialogue glisse sur le terrain religieux... Ratisbonne en profite pour égratigner un peu plus la foi catholique. Son hôte plein d'audace lui lance alors un défi. « *Enfin, me dit M. de Bussières, puisque vous détestez la superstition et que vous professez des doctrines si libérales, puisque vous êtes un esprit fort si éclairé, auriez-vous le courage de vous soumettre à une épreuve bien innocente ? - Quelle épreuve ? - Ce serait de porter sur vous un objet que je vais vous donner... Voici ! C'est une médaille de la Sainte Vierge. Cela vous paraît bien ridicule, n'est-ce pas ? Mais quant à moi, j'attache une grande valeur à cette médaille.* »

Un jeu sans conséquence ? Ce défi, qualifié de puéril par Alphonse, est relevé avec humour. Même pas peur ! Et voilà que Monsieur de Bussières lui passe la médaille au cou, puis complète l'épreuve : « *Il s'agit de réciter matin et soir le Memorare [Souvenez-vous], prière très courte et très efficace, que saint Bernard adressa à la Vierge Marie.*

- *Qu'est-ce que votre Memorare ?* m'écriai-je ; *laissons ces sottises !* [...] Cependant mon interlocuteur insista : il me dit qu'en refusant de réciter cette courte prière, je rendais l'épreuve nulle, et que je prouvais par cela même la réalité de l'obstination volontaire qu'on reproche aux Juifs. Je ne voulais point attacher trop d'importance à la chose, et je dis : Soit ! Je vous promets de réciter cette prière ; si elle ne me fait pas de bien, du moins ne me fera-t-elle pas de mal ! »

Alphonse relève le défi, et la Sainte Vierge le prend au sérieux... La médaille qu'il porte est celle dont Marie avait dit à sainte Catherine Labouré, le 27 novembre 1830 : « *Faites frapper une médaille sur ce modèle. Les personnes qui la porteront recevront de grandes grâces. Les grâces seront abondantes sur les personnes qui auront confiance.* » La confiance en Marie ne fait pas défaut à M. de Bussières, ni à l'un de ses amis, le comte de Lafferonnays, qui prie ensemble pour ce jeune Juif. Ratisbonne, lui, à force de lire et relire la prière imposée dans le but d'y découvrir sa valeur finit par la savoir par cœur, et se surprend à la réciter plusieurs fois malgré lui.

Une apparition et une conversion

Le 20 janvier 1842, Alphonse se rend dans un café de Rome pour y lire les journaux. En sortant, il rencontre la voiture de Monsieur de Bussières qui l'invite pour une promenade. Sur le chemin, il lui faut s'arrêter à l'église Saint-André des Buissons, près de la Trinité des Monts, régler les derniers préparatifs des funérailles de son ami, Monsieur de Laferronnays, mort brutalement, et devant être enterré le lendemain. Théodore de Bussières propose à Alphonse de l'attendre dans la voiture, mais ce dernier préfère sortir voir l'église. Il entre alors avec lui. Dix minutes plus tard, Monsieur de Bussières le retrouve en larmes, prosterné devant l'autel de saint Michel. Un véritable miracle a eu lieu. « Ratisbonne tire sa médaille, l'embrasse, nous la montre et s'écrie : *Je l'ai vue, je l'ai vue !* », raconte M. de Bussières.

Alphonse explique : « *J'étais depuis un instant dans l'église, lorsque tout d'un coup je me suis senti saisi d'un trouble inexprimable. J'ai levé les yeux ; tout l'édifice avait disparu à mes regards ; une seule chapelle avait, pour ainsi dire, concentré toute la lumière et au milieu de ce rayonnement a paru debout sur l'autel, grande, brillante, pleine de majesté et de douceur, la Vierge Marie, telle qu'elle est sur ma médaille. Une force irrésistible m'a poussée vers elle, la Vierge m'a fait signe de la main de m'agenouiller, elle a semblé me dire : C'est bien ! Elle ne m'a point parlé, mais j'ai tout compris.* » Les écailles tombent de ses yeux : Alphonse voit désormais la lumière ! Il acquiert la foi et la connaissance. « *J'ai tout compris* », dit Alphonse : le poids de son péché, l'amour de la Vierge pour les pécheurs, la toute-puissance de la miséricorde de Dieu. Comme dans l'Évangile, Marie est restée silencieuse. Mais Alphonse a été éclairé sur tous les mystères de la vie du Christ que Marie méditait dans son cœur. Le fruit de cette apparition est sa conversion totale. Il demande aussitôt le baptême, veut entrer à la Trappe, mourir martyr et convertir ses frères...

Frère Marie

Après sa conversion, naît dans son cœur une véritable dette de reconnaissance. D'abord pour Monsieur de Laferronnays. « *Ô, comme ce monsieur a prié pour moi* », s'est écrié Alphonse dans l'église Saint-André. Un proche de la famille témoigne en effet que

le comte a prié avec ardeur pour la conversion du jeune homme. Ensuite, pour son frère Théodore et l'Archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires. Le 12 avril 1842, quelques mois après le miracle, il écrit une longue lettre à l'Abbé Desgenettes en action de grâces. « *C'est à vous, Monsieur le Curé, à vous qui avez fondé l'Archiconfrérie pour la conversion des pécheurs, c'est à vous que les pécheurs doivent compte des grâces qu'ils ont obtenues.* » Il résume ainsi l'événement qui a bouleversé sa vie : « *Si je ne devais vous raconter que le fait de ma conversion, un seul mot suffirait : le nom de Marie !* » Le 31 janvier 1842, onze jours après son illumination, il reçoit les trois sacrements de l'initiation chrétienne (baptême, confirmation et eucharistie).

Théodore de Bussières est son parrain. Le 20 juin, il devient Frère Marie, de la Compagnie de Jésus, dans laquelle il sera ordonné prêtre en 1848, avant de rejoindre son frère dans la Congrégation Notre-Dame de Sion que celui-ci a fondée en 1843. Il s'installe alors en Palestine, y fonde successivement deux monastères et consacre le reste de sa vie au catéchuménat des convertis d'origine juive, pendant plus de trente-cinq ans. Il meurt le 6 mai 1884 au monastère Saint-Pierre de Sion (dit monastère Ratisbonne, aujourd'hui Centre d'études salésien) dans un faubourg de Jérusalem. Alphonse Ratisbonne a goûté à la communion des saints. Le Ciel et la Terre se sont unis pour demander sa conversion, qui aura été double : retournement de son cœur vers Dieu en même temps qu'accomplissement de sa foi juive. Grâce obtenue par Marie, fille d'Israël, dont le Cœur Immaculé est le refuge des pécheurs. Il écrit à l'Abbé Théodore le 4 février 1842 : « *Un frère de sauvé ! Et une victoire de plus pour Notre Dame des Victoires !* » Et ce ne fut ni la première, ni la dernière !

Père Antoine d'Augustin Curé-recteur de la basilique Notre-Dame des Victoires à Paris

Récit de la conversion d'Alphonse Ratisbonne par le baron de Bussières

« Celui qui, sur la route de Jéricho, se servit d'un peu de boue, pour ouvrir à la lumière du ciel les yeux d'un aveugle-né, le Christ, a permis que je fusse le principal témoin de l'événement le plus extraordinaire, si on le considère au seul point de la raison humaine. Je raconte un fait incontestable, je dis ce que j'ai vu de mes yeux, ce qu'une foule de témoins honorables peuvent affirmer, ce que Strasbourg ne pourra croire, ce que Rome entière admire : un homme jouissant de tout son bon sens, de toute la plénitude de ses facultés, est entré dans une église, juif obstiné, et par un de ces coups de la grâce qui terrassa Saul sur le chemin de Damas, il en est sorti, dix minutes après, catholique de cœur et de volonté.

Vers la fin de l'automne 1841, un jeune homme appartenant à une famille de Strasbourg, distinguée par sa position et par l'estime de tous, arrivait à Naples, afin de poursuivre jusqu'en Orient un voyage de santé et de plaisir. Ce n'était pas sans regret qu'il avait quitté sa patrie, car il y laissait une fiancée chérie, une jeune fille, belle et douce, qu'il aimait comme un trésor d'espérance. Cette jeune fille était sa propre nièce ; mais un sentiment mutuel, bien plus que des convenances de famille, avait déterminé ce mariage. Alphonse Ratisbonne était israélite. Destiné à une position brillante, il se promettait de consacrer tous ses efforts à la régénération de ses coreligionnaires ; il rapportait à ce but toutes ses pensées et toutes ses espérances [...]. Il n'était encore qu'un enfant, lorsqu'il y a quinze ans, un coup bien sensible vint briser une de ses affections les plus chères. Théodore Ratisbonne, son frère, se convertit au catholicisme, et entra dans les ordres sacrés. Le temps n'avait pu cicatriser cette plaie ; chaque année ajoutait à sa haine ; jamais il n'avait pu pardonner à celui qu'il regardait comme un

transfuge, et contre lequel il excitait, il nourrissait sans cesse l'opiniâtre ressentiment de la famille. [...]

[À Rome] Le voilà donc visitant les ruines, les églises, les galeries, entassant en vrai touriste les courses, les impressions et les souvenirs confus. Il a hâte d'en finir avec cette ville qu'il est venu voir, moins encore par curiosité que par une sorte d'entraînement qu'il s'explique mal. Il part demain ; mais il doit une visite d'adieu à un ancien ami. Gustave de Bussière a été élevé avec lui dans la même pension, et les deux camarades d'enfance sont restés intimement liés, malgré l'opposition de leurs idées religieuses. Gustave, mon frère, est protestant très-zélé de la secte des piétistes. Il avait quelquefois essayé, mais en vain, d'attirer à lui le jeune Israélite ; les causeries se terminaient ordinairement par deux mots, qui rendaient assez bien la situation morale des deux interlocuteurs : Protestant enragé ! disait l'un ; Juif encroûté ! répondait l'autre. Ratisbonne ne trouve point mon frère qui était parti pour la chasse. Il vient chez moi ; mais il n'entrera pas ; il se contentera de mettre une carte pour prendre congé. Le hasard, ou plutôt la Providence, permet qu'il s'adresse à un domestique italien, qui le comprenant mal, l'introduit à son grand regret dans le salon. Jusqu'à ce moment, nous ne nous étions rencontrés qu'une seule fois chez mon frère ; et malgré mes avances, je n'avais obtenu de Ratisbonne que la froide politesse d'un homme bien élevé. Cependant c'est l'ami de Gustave, c'est le frère de l'abbé Ratisbonne avec lequel je suis intimement lié ; je le reçois donc de mon mieux, je lui parle de ses courses ; il me raconte ce qu'il a vu et ses impressions. Il m'est arrivé, ajoute-t-il, une chose assez extraordinaire : en visitant l'église de l'Ara Coeli au Capitole, je me suis senti saisi d'une émotion profonde, que je ne pouvais expliquer.

Témoin de mon agitation, le valet de place me demanda ce qui m'arrivait, si je voulais me retirer, prétendant que, plusieurs fois, il avait vu des étrangers éprouver cette même émotion. Il paraît qu'au moment où Ratisbonne me faisait cette confidence, mes regards étincelants de joie semblaient lui dire : Tu seras des nôtres ; car il se hâta d'affirmer, avec une intention bien marquée, que cette impression avait été purement religieuse et nullement chrétienne. « D'ailleurs, continua-t-il, en descendant du Capitole, un bien triste spectacle vint rallumer toute ma haine contre le catholicisme : je traversai le Ghetto, et tout en voyant la misère et la dégradation des juifs, je me disais, qu'après tout, il valait mieux être du côté des opprimés que des oppresseurs. » Notre causerie tendait à la discussion ; j'essayais, dans mon entraînement, de lui faire partager mes convictions catholiques ; et lui, souriant de mes efforts, me répondait avec une bienveillante pitié pour ma superstition, qu'il était né juif, et qu'il mourrait juif. Alors il me vint l'idée la plus extraordinaire, une idée du ciel ; car les sages du monde l'auraient appelée folie : « Puisque vous êtes un esprit si fort et si sûr de vous-même, promettez-moi de porter sur vous ce que je vais vous donner. « Voyons, de quoi s'agit-il ? « – Simplement de cette médaille. – Et je lui montre une médaille de la Vierge miraculeuse. Il se rejette vivement en arrière avec un mélange d'indignation et de surprise. « – Mais, ajoutai-je froidement, d'après votre manière de voir, cela doit vous être parfaitement indifférent, et c'est me faire, à moi, un très-grand plaisir. « – Oh ! Qu'à cela ne tienne, s'écria-t-il alors en éclatant de rire ; je veux au moins vous prouver qu'on fait tort aux juifs en les accusant d'obstination et d'un insurmontable entêtement. D'ailleurs vous me fournissez là un fort joli chapitre pour mes notes et impressions de voyage. » Et il continuait des plaisanteries qui me navraient le cœur ; car pour moi c'étaient des blasphèmes.

Cependant je lui avais passé au col un ruban auquel mes petites filles, pendant notre débat, avaient attaché la médaille bénite. Il me restait quelque chose de plus difficile encore à obtenir : je voulais qu'il récitât la pieuse invocation de saint Bernard : *Memorare, O Piissime Virgo !...* (Souvenez-vous, ô très pieuse Vierge). Pour le coup, il n'y tint plus ; il me refusa positivement avec un ton qui semblait dire : Cet homme est en vérité par trop impertinent. Mais une force intérieure me poussait moi-même, et je luttais contre ses refus réitérés avec une sorte d'acharnement. Je lui tendais la prière, le suppliant de l'emporter avec lui, mais d'être assez bon pour la copier, parce que je n'en avais pas d'autre exemplaire. Alors, avec un mouvement d'humeur et d'ironie, comme pour échapper à mes importunités : « Soit, je l'écrirai ; vous aurez ma copie et je garderai la vôtre » et il se retira en murmurant tout bas : « Voilà un original bien indiscret. Je voudrais savoir ce qu'il dirait, si je le tourmentais ainsi, pour lui faire réciter une de mes prières juives. » [...] Le soir, selon un pieux usage de Rome, je devais faire, avec le prince M. A. B. et d'autres amis, la veillée devant le Saint-Sacrement. Je leur recommandai de se joindre à mes prières, pour obtenir de Dieu la conversion d'un juif. [...]

Ce même jour [le lendemain 16 janvier], dînant au palais Borghèse avec M. le comte de La Ferronnays, je lui racontai, dans la soirée, ma préoccupation du moment, et je recommandai instamment à ses prières mon jeune israélite. De son côté, il me dit ingénument dans l'épanchement de cette causerie intime, la confiance qu'il avait toujours eue en la protection de la Sainte-Vierge, même à une époque où les agitations de la politique ne lui permettaient pas toujours cette piété pratique, dont il nous a donné l'exemple dans les dernières années de sa vie : « Ayez confiance, me répétait-il ; s'il dit le *Memorare*, vous le tenez, lui et bien d'autres encore. »

Lundi 17. Je fis quelques promenades nouvelles avec Ratisbonne, qui vint me prendre vers une heure. Je remarquais avec chagrin le peu de fruit que produisaient nos conversations ; car il était toujours dans les mêmes dispositions : hostile et dénigrant pour le catholicisme, et cherchant à échapper, par la raillerie, aux arguments qu'il ne se donnait pas la peine de réfuter. M. de La Ferronnays mourut presque subitement le soir à onze heures, laissant aux amis qu'il avait édifiés par la ferveur de ses dernières années, comme à la famille qui le pleurait, l'exemple de ses vertus, et la consolation d'espérer que Dieu ne l'avait appelé à lui que parce qu'il était mûr pour le ciel. Habitué depuis longtemps à l'aimer comme un père, je partageais, avec les larmes de tous les siens, les tristes soins qu'imposait cette douloureuse circonstance ; mais le souvenir de Ratisbonne me poursuivait jusqu'auprès du cercueil de mon ami.

Mardi 18. J'avais passé une partie de la nuit au milieu de cette famille si justement éplorée ; comprenant mieux que personne sa douleur, j'hésitais à me séparer d'elle ; et pourtant une préoccupation inquiète ramenait sans cesse ma pensée sans cesse ma pensée à Ratisbonne, comme si une main invisible m'eût poussé vers lui. Je ne voulais pas me séparer de ce qui restait ici-bas de mon ami ; je ne pouvais pas éloigner ma pensée de cette jeune âme que je voulais conquérir à ma foi. Je dis ma lutte intérieure à M. l'abbé G., que la Providence a établi depuis longtemps l'ange gardien et consolateur de la famille Laferronnays. « Allez, me répondit-il, allez, continuez votre œuvre ; c'est vous conformer aux intentions de M. de La Ferronnays, qui a prié avec ardeur pour la conversion de ce jeune homme. » [...] Me voilà donc de nouveau, courant après Ratisbonne, m'emparant de lui, lui montrant les antiquités religieuses, pour fixer sa pensée sur les vérités catholiques ; mais je parlais en vain. [...]

Jeudi 20 janvier. Ratisbonne n'a point fait un seul pas vers la vérité ; sa volonté est restée la même, son esprit toujours railleur, ses pensées toujours aux choses de la terre, entre vers midi au café de la place d'Espagne pour y lire les journaux ; il y trouve mon beau-frère Edmond Humann, s'entretient avec lui des nouvelles du jour avec un abandon et une légèreté qui excluent l'idée de toute préoccupation grave. Il est une heure. Je dois prendre quelques arrangements à l'église Saint-André pour la funèbre cérémonie du lendemain. Mais voici Ratisbonne qui descend la Via Condotti ; il viendra avec moi, m'attendra quelques minutes, et nous poursuivrons notre promenade. Nous entrons à l'église. Ratisbonne apercevant les préparatifs du service, me demande pour qui ils sont destinés. « Pour un ami que je viens de perdre, M. de La Ferronnays, que j'aimais extrêmement. » Alors il se met à se promener dans la nef ; son regard froid et indifférent semble dire : Cette église est bien laide. Je le laisse du côté de l'épître, à droite d'une petite enceinte disposée pour recevoir le cercueil ; et j'entre dans l'intérieur du couvent. Je n'avais que quelques mots à dire à l'un des moines : je voulais faire préparer une tribune pour la famille du défunt ; mon absence dure à peine dix à douze minutes. En rentrant dans l'église, je n'aperçois pas d'abord Ratisbonne ; puis je le découvre bientôt agenouillé devant la chapelle de l'Ange Saint Michel. Je m'approche de lui, je le pousse trois ou quatre fois, avant qu'il s'aperçoive de ma présence. Enfin il tourne vers moi un visage baigné de larmes, joint les mains, et me dit avec une impression impossible à rendre : « Oh ! Comme ce monsieur a prié pour moi ! »

J'étais moi-même stupéfait d'étonnement : je sentais ce qu'on éprouve en présence d'un miracle. Je relève Ratisbonne ; je le guide, je le porte pour ainsi dire hors de l'église ; je lui demande ce qu'il a, où il veut aller. « Conduisez-moi ou vous voudrez, s'écria-t-il ; après ce que j'ai vu, j'obéis. » Je le presse de s'expliquer ; il ne le peut pas : son émotion est trop forte. Il tire de son sein la médaille miraculeuse qu'il couvre de baisers et de larmes. Je le ramène chez lui, et, malgré mes instances, je ne puis obtenir de lui que des exclamations, entrecoupées de sanglots : « Ah ! Que je suis heureux ! Que Dieu est bon ! Quelle plénitude de grâces et de bonheur ! Que ceux qui ne savent pas, sont à plaindre ! » Puis il fond en larmes en pensant aux hérétiques et aux mécréants. Enfin il me demande s'il n'est pas fou... « Mais non, s'écrie-t-il, je suis dans mon bon sens ; mon Dieu ! Mon Dieu ! Je ne suis pas fou ! Tout le monde sait bien que je ne suis pas fou. » Lorsque cette déchirante émotion commence à se calmer, Ratisbonne, avec un visage radieux, je dirai presque transfiguré, me serre dans ses bras, m'embrasse, me demande de le mener chez un confesseur, veut savoir quand il pourra recevoir le baptême sans lequel il ne saurait plus vivre, soupire après le bonheur des martyrs dont il a vu tous les tourments sur les murs de Saint-Étienne. Il me déclare qu'il ne s'expliquera qu'après en avoir obtenu la permission d'un prêtre : « Car ce que j'ai à dire, ajoute-t-il, je ne dois, je ne puis le dire qu'à genoux. » Je le conduis aussitôt au Gesù près du Père de Villefort, qui l'engage à s'expliquer. Alors Ratisbonne tire sa médaille, l'embrasse, me la montre et s'écrie : « Je l'ai vue ! Je l'ai vue !!! » et son émotion le domine encore. Mais bientôt plus calme, il peut s'exprimer ; voici ses propres paroles : « J'étais depuis un instant dans l'église, lorsque tout d'un coup, je me suis senti saisi d'un trouble inexprimable. J'ai levé les yeux : tout l'édifice avait disparu à mes regards ; une seule chapelle avait, pour ainsi dire, concentré toute la lumière ; et au milieu de ce rayonnement, a paru debout, sur l'autel, grande, brillante, pleine de majesté et de douceur, la Vierge Marie, telle qu'elle est sur ma médaille. Une force irrésistible m'a poussé vers elle ; la Sainte Vierge m'a fait signe, de la main, de m'agenouiller ; elle a semblé me dire : C'est bien ! Elle ne m'a point parlé, mais j'ai tout compris. » Ce court récit, Ratisbonne nous l'avait fait en

s'interrompant souvent comme pour respirer et. Maîtriser l'émotion qui l'oppressait. Nous l'écoutions, nous, avec une sainte frayeur mêlée de joie et de reconnaissance, admirant la profondeur des voies de Dieu et les trésors ineffables de sa miséricorde. Un mot surtout nous avait frappés par sa mystérieuse profondeur : Elle ne m'a point parlé, mais j'ai tout compris. Désormais, en effet, il suffit d'entendre Ratisbonne : la foi catholique s'exhale de son cœur, comme un parfum précieux du vase qui le renferme, mais ne peut le contenir. Il parle de la présence réelle, comme un homme qui la croit de toutes les forces de son âme : c'est encore trop peu dire, comme un homme qui la sent. En quittant le Père de Villefort, nous allâmes rendre grâce à Dieu, d'abord à Sainte-Marie-Majeure, la chère basilique de la Vierge, puis à Saint-Pierre. Impossible de rendre les transports de Ratisbonne lorsqu'il se trouva dans ces églises. « Ah ! me disait-il en me pressant les mains, je comprends maintenant l'amour des catholiques pour leurs églises, et la piété qui les porte à les orner et à les embellir !... Comme on est bien ici l'on voudrait n'en jamais sortir... Ce n'est plus la terre : c'est presque le ciel. » Auprès de l'autel du Très-Saint-Sacrement, la présence réelle de la Divinité l'écrasait à tel point, qu'il allait perdre connaissance s'il ne se fût éloigné aussitôt, tant il lui paraissait horrible d'être en présence du Dieu vivant, avec la tache originelle. Il alla se réfugier dans la chapelle de la Sainte Vierge. Ici, me dit-il, je ne puis pas avoir peur : je sens que je suis protégé par une miséricorde immense. Il pria avec la plus grande ferveur auprès du tombeau des Saints-Apôtres. L'histoire de la conversion de Saint Paul que je lui racontai, lui fit encore verser d'abondantes larmes. (Baron Marie-Théodore de Bussières)

LA VOCATION

Notre Dame de Chrétienté, livret du pèlerin 2018

Chers pèlerins, n'attendons pas de paraître devant Dieu pour songer à bien remplir notre existence. Rappelons-nous que nous ne repasserons pas deux fois par le chemin de la vie. Tout le bien que nous pouvons faire, faisons-le...

I. Vocation générale: la sainteté

« *La volonté de Dieu, c'est votre sanctification* » nous dit saint Paul. Nous devrions écrire cette petite phrase en lettres d'or à un endroit où nous puissions la lire tous les jours.

« Vous savez ce que je veux être plus tard? disait joyeusement Claire deCastelbajac à une amie.

- Oui, je le devine. Tu veux être religieuse.
- Non, c'est plus fort que ça.
- Alors je ne devine pas...
- Je veux être sainte. Voilà! C'est plus fort que d'être religieuse, hein ?»

Chers pèlerins, Dieu nous appelle à être des saints. C'est à cette condition que nous le verrons au ciel. Au ciel, il n'y a que des saints!

Pour devenir un saint, le grand moyen est de suivre la volonté de Dieu. Et là, intervient ce qu'on appelle plus ordinairement la vocation: à savoir **l'état de vie** dans lequel Dieu veut que nous effectuions notre pèlerinage sur terre, **notre vocation personnelle**, c'est-à-dire ce à quoi Dieu nous appelle.

En effet, le mot vocation vient du latin "vocare" qui veut dire appeler.

En créant l'homme et la femme, au commencement du monde, Dieu leur a donné le commandement de s'unir pour donner la vie à des enfants qui rempliraient la terre.

Jésus a sanctifié cette vocation par le sacrement de mariage: source de sainteté, de grandeur, de fécondité religieuse pour les époux et moyen de donner à Dieu des âmes qui Le glorifieront dans l'éternité.

II. Vocation particulière: religieuse ou sacerdotale

À côté de la voie commune du mariage, inscrite dès l'origine dans la nature complémentaire de l'homme et de la femme, il y a cet appel plus particulier de la vocation "religieuse" ou "sacerdotale". Dieu appelle un jeune homme ou une jeune fille, d'une façon spéciale, et lui dit: « *Suis-moi!* » Pour faire comprendre ce qu'est la vocation religieuse, Dom Marmion prend une très belle image. « *Lorsqu'un homme et une femme se marient, remarque-t-il, ils quittent père et mère afin de s'attacher l'un à l'autre. Et aucune union ne surpasse celle-là en intimité, en tendresse, en fécondité* ».

Eh bien! C'est à une telle union que Dieu, fait homme, invite l'âme du religieux ou de la religieuse. Rien n'est plus grand. On comprend que certaines âmes, comme la bienheureuse Anne-Marie Javouhey, aient pu dire: « *Je crois qu'il faudrait m'arracher le cœur pour m'ôter le désir d'être religieuse.* »

Dans l'Évangile un jour, un jeune homme riche vint trouver Jésus et lui demanda: « *Bon maître, que dois-je faire pour obtenir la vie éternelle?* » Notre-Seigneur lui dit: « *Observe les commandements.* » « *Tout cela, je l'ai fait* », lui répondit le jeune homme. L'évangéliste note alors que Jésus le regarda et l'aima et Il lui dit, « *Si tu veux être parfait, va, vends tout ce que tu as et suis-moi.* »

C'était l'appel à la **vocation religieuse** lancé dans le regard d'amour de Jésus sur cette âme. C'était l'appel à suivre le Christ en embrassant les conseils évangéliques de l'obéissance, de la pauvreté et de la chasteté.

Le sacerdoce, lui, est un appel de Jésus à devenir « *ouvrier de la moisson* ». Souvenez-vous comment Jésus disait à ses apôtres: « *La moisson est abondante, mais les ouvriers peu nombreux. Priez le Maître de la moisson d'envoyer des ouvriers à sa moisson!* »

Il est bon qu'un garçon pose une fois au moins la question au Seigneur: « *Voulez-vous de moi comme prêtre?* » Il n'y a pas à craindre d'être embrigadé. **Le Seigneur n'embrigade pas**: Il attire ou n'attire pas et, dans ce cas, rien ne se passe.

III. Répondre à sa vocation est source de joie

Soyez-en bien persuadés: vous ne serez heureux sur terre que là où le Seigneur vous appelle à l'être. Si les parents de sainte Thérèse avaient refusé leur belle vocation au mariage, nous n'aurions pas eu de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus... et si le saint Curé d'Ars avait refusé la sienne, combien de milliers d'âmes, qui se sont plus tard converties à son contact, se seraient peut-être perdues!

Alors, priez et demandez à Dieu, avec un cœur très sincère et très ouvert, qu'Il vous montre le chemin qu'Il a préparé pour vous. Puis n'hésitez pas à demander conseil à un prêtre qui vous aidera à discerner. Enfin, si possible, n'hésitez pas à faire une retraite: rien de tel qu'une bonne retraite pour voir clair sur sa vocation. C'est un puissant moyen de discernement. La vocation, notre vocation personnelle est une des plus grandes affaires de notre vie. Chers pèlerins, quand l'ange Gabriel annonça à la Sainte Vierge le dessein de Dieu sur elle; elle avait 15 ans à peine et elle répondit simplement:

« *Qu'il me soit fait selon votre parole.* »

Sans ce fiat, elle n'aurait pas été la Sainte Vierge et nous n'aurions pas eu de Sauveur.

Restons en silence quelques instants pour méditer tout cela et nous mettre sous l'inspiration du Saint Esprit.